

Lectures d'autres Amériques

Louise Desjardins

Numéro 63, hiver 2016

L'Amérique et nous

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjardins, L. (2016). Lectures d'autres Amériques. *L'Inconvénient*, (63), 23–24.

LECTURES D'AUTRES AMÉRIQUES

Louise Desjardins

À l'automne 2013, je suis allée en Argentine, à l'autre bout de la terre, pour prendre le pouls de mon autre Amérique, celle dont on ne m'avait presque jamais parlé, celle qui n'existait que dans les livres de géographie ou dans la vénération que ma mère portait à Eva Perón quand j'étais enfant. Morte si belle et si jeune, me disait-elle. Tout est différent sous l'équateur. La vie y est à l'envers, l'automne devient le printemps et le soleil se prélassait au nord l'après-midi. Malgré ces différences qui brouillent les repères de la nordique que je suis, j'ai pensé en arrivant à Buenos Aires que je pourrais vivre et mourir dans cette ville grouillante et belle et folle et imparfaite tant je m'y sentais à l'aise. Comme chez moi.

Il est vrai que, dans ma tête d'enfant, l'Amérique campait dans l'hémisphère Nord et que, comme le dictionnaire le consignait et le consigne toujours, ce mot désignait seulement les États-Unis. Un pays voisin et pourtant plus étranger que la France. Dans mes cours d'histoire, on mettait l'accent sur mes racines européennes, toujours doubles, les françaises et les anglaises, tout en dénigrant l'apport des Amérindiens qui habitaient dans des réserves non loin de chez moi, en Abitibi, et qu'on qualifiait de sauvages parce qu'ils avaient scalpé et brûlé de bons missionnaires français.

Dès mes premières lectures, je me suis téléportée en France. Je connaissais mieux les rues de Paris que celles de Montréal, où je n'étais jamais allée, et plusieurs fois je suis partie en Russie avec les enfants de la comtesse de Ségur. Comme j'habitais dans une ville frontalière et bilingue, que je parlais deux langues sans trop m'en apercevoir, je lisais également en anglais les histoires de la détective Nancy Drew qui se passaient à River Heights, une petite ville dont on dirait

maintenant qu'elle est située dans l'Amérique profonde. Mes univers européen et américain se côtoyaient, se superposaient dans les deux langues tout en se fuyant comme l'hiver et l'été.

C'est à l'adolescence, dans ma petite ville abitibienne qui comptait sept cinémas, que j'ai commencé à me sentir un peu plus américaine en regardant en primeur les films hollywoodiens, développant alors un rapport quasi érotique avec toute la beauté et la richesse qui se déployaient sur le grand écran. Elizabeth Taylor, Grace Kelly, Marilyn Monroe, Cary Grant, James Dean, Paul Newman, *name it*, ont gravé des empreintes indélébiles dans mon imaginaire de *teenager*. C'était là un autre monde complètement détaché de mes cours de littérature, dans lesquels il n'y avait place que pour des anthologies d'œuvres très françaises (Lagarde et Michard) et d'œuvres canadiennes-françaises fortement influencées par la littérature française, par exemple les poèmes de Nelligan, et ce, même si la neige avait beaucoup neigé. À l'époque, tout ce que je lisais m'était vaguement étranger.

Un peu plus tard, à l'université, après avoir baigné de nouveau dans le colonialisme littéraire en pondant surtout d'artificielles dissertations en trois parties sur Molière, Marivaux, Baudelaire ou Flaubert, j'ai eu la chance de suivre les tout premiers cours de littérature « canadienne-française » qui portaient sur Miron, Giguère, Lapointe, Hébert. Quelques autres sur Gabrielle Roy, André Langevin et Gérard Bessette. C'était au début des années 1960, notre littérature allait bientôt se faire reconnaître et qualifier de « québécoise ».

Plus tard j'ai commencé à m'affranchir de cette dualité littéraire, à relativiser le lourd héritage de mes origines françaises catholiques, le syntagme fermé des années d'avant la Révolution tranquille. Comme professeure de littérature, j'ai

exploré la littérature québécoise, canadienne-anglaise, américaine, et j'ai compris que la littérature française, mon principal point de repère, celle que j'avais presque exclusivement étudiée, était devenue pour moi une littérature étrangère parmi d'autres. Encore tout récemment, je lisais un non-coupé intitulé *L'empreinte*, de Pierre Bergounioux, un récit admirablement écrit décrivant la région de Brive. En coupant les pages une à une, je me suis dit que, bien que francophone, je ne pourrais jamais écrire de cette façon. Ce récit était festonné, cloisonné, parfait, mais pour moi il manquait de grands espaces, de ciels durs et de rivières enragées. Ces *rios tan furiosos* auxquels j'ai besoin de m'identifier.

Dans notre univers médiatique axé surtout sur l'Europe et les États-Unis, et maintenant sur le Moyen-Orient, pour cause de guerre, sont moins prises en compte les autres Amériques, celles qui englobent les pays de l'hémisphère Sud. Mafalda se plaignait avec raison dans ses bulles du fait que son Amérique était délaissée, située en bas, rapetissée. En effet, pendant longtemps, les images qui me parvenaient de l'Amérique centrale, des Caraïbes ou de l'Amérique du Sud étaient liées à l'extrême pauvreté, à la guérilla, aux cartels de la drogue, à la jungle et aux hôtels pas chers et tout compris sur des plages beige pâle longeant des mers turquoises.

Il aura fallu que je découvre Carlos Fuentes, García Márquez, Julio Cortázar et, plus récemment, Alejandra Pizarnik, José Donoso, Eduardo Galeano et que je fasse quelques voyages au Mexique et en Amérique du Sud pour m'éloigner de cette vision étriquée que j'avais du continent où j'habite. Ces lectures et ces voyages m'ont permis de mieux saisir mon appartenance à cette terre triplement américaine colonisée non seulement par les Français et les Anglais, que je connaissais bien, mais aussi par les Espagnols et les Portugais, que je connaissais moins. Une frénésie s'est emparée de moi et j'ai décidé d'apprendre l'espagnol, la troisième langue affirmée et majoritaire des Amériques. Lire la littérature hispano-américaine en version originale me permet de naviguer à l'aise dans ses eaux démesurées, *en sus rios furiosos*, dans ses univers touffus aux zones mal définies entre rêve et réel.

Mais j'ai vraiment découvert toute la grandeur de mes Amériques quand, il y a deux ans, j'ai fait une résidence d'écrivain de deux mois à Buenos Aires. En arrivant dans cette ville par un matin d'octobre, je n'ai éprouvé aucun sentiment d'étrangeté. C'était à la fois l'Amérique et l'Europe dans un curieux mélange, un peu comme à Montréal, mais en plus affirmé. Puis les différences me sont graduellement apparues. D'abord, d'où qu'ils proviennent, tous les gens là-bas ne parlent qu'une seule langue, l'espagnol, ce qui ne les empêche pas d'avoir et de revendiquer un accent très différent du castillan ou du mexicain, auxquels j'étais plus habituée. Difficile de s'y faire au début, mais on y arrive. Contrairement aux Québécois, qui ont parfois des complexes concernant leur accent à force de se le faire reprocher et de se faire ridiculiser, les Argentins sont fiers de leur façon de prononcer les *ll* comme des *j* (le mot *calle*, qui désigne une rue, se dit « cajé » en argentin, au lieu de « cayé » comme ailleurs), de leur tutoiement au *vos*.

Comme l'a écrit Cortázar dans son inclassable et merveilleux *Rayuela*, que j'ai relu d'une tout autre façon dans le texte original, ils disent aussi *vos podés* et non *tu puedes*.

Il y avait aussi le dépaysement des saisons, être en plein printemps au mois d'octobre, voir les jours s'allonger au lieu de raccourcir, sentir la frénésie de Noël en novembre par quarante degrés Celsius, voir les jacarandas étaler dans le ciel leurs bouquets de fleurs dont les pétales tombent sur le sol en un tapis de neige mauve, regarder les gens qui se prélassent à des terrasses le long de grandes avenues, comme à Paris, émaillées de librairies et envahies par des citadins à l'allure vive et fière, presque tous très minces malgré les *empenadas* et le *dulce de leche*.

Mais peu à peu, après m'être grisée de cette atmosphère colorée et printanière, m'aventurant dans des quartiers plus populaires et peuplés comme celui de La Boca, j'ai vu des pauvres, beaucoup de pauvres. Je côtoyais une réalité tout autre que celle observée dans mon quartier de Palermo, où des garages Porsche et Mercedes se multipliaient le long de la belle avenue Libertador croulant sous ses jacarandas mauves.

Au fil des jours j'ai constaté que, sauf pour les Juifs hassidiques, la population était plutôt homogène. Fernando Noy, admirable et généreux poète que j'ai eu le bonheur de rencontrer là-bas, m'a fait remarquer que, contrairement à Rio de Janeiro, il n'y avait pas de Noirs à Buenos Aires. Et moi, en cet automne québécois de la Charte, je n'ai aperçu aucun hidjab, pas tellement d'autochtones non plus. Des Indiens mapuches qui occupaient la Patagonie plus au sud, ai-je appris, ont été quasi exterminés sous prétexte qu'ils étaient venus du Chili. D'autres ont tout simplement été expropriés, tués.

Me voilà revenue en terrain familier, le grand malaise amérindien refaisant surface, constante de mes Amériques. Je pense aux Algonquins de Kitcisakik dans la réserve faunique de La Vérendrye, qui sont privés d'eau courante et d'électricité, à ces femmes disparues dont on ne se préoccupe pas, au drame des pensionnats, et à tous les prétextes que les gouvernants utilisent pour ne rien changer à la situation.

Je suis rentrée à Montréal remplie de la rumeur de Buenos Aires, rapportant avec moi cette tristesse que je ressens du fait que nous n'avons pas su donner aux autochtones la place qui leur revient, la reconnaissance qu'ils méritent. Mais le fait d'avoir séjourné au sud de l'équateur, d'avoir bousculé mes repères, de m'être immergée dans un univers à la fois si semblable et si différent du mien, de m'y être sentie à l'aise au point de vouloir y retourner, tout cela fait en sorte que je me sens désormais plus ancrée dans mon grand territoire américain, bigarré, désordonné, colonisé. Mais rien n'est acquis, et je continuerai tant que je le pourrai de traduire des poètes sud-américains ou mexicains, de franchir ainsi les frontières pour créer plus de liens entre les écrivains d'Amérique. Pour découvrir, lire et écrire les autres Amériques. Toujours. ■